

—Armand, au nom du ciel, au nom de votre mère !... Avez-vous eu une mère, dites moi ?

—Hélas ! abandonné dès ma naissance, j ne sais à qui je dois le jour, je n'ai jamais eu quo des affections mercenaires ou intéressées, je n'ai jamais été aimé que par des femmes qui me trompaient, et je n'ai jamais aimé que vous.

—Partez ! partez ! je vous en supplie.

—Vous reverrai-je ?

—Je ne sais, mais éloignez vous.

—Non.

—Plus tard... je vous ferai prévoir, je saurai où vous êtes...

—Non.

—Mon Dieu ! il me semble que j'entends marcher, je me meurs !...

—Qu'importe ! il me trouvera là...

—Mais que voulez vous donc pour partir ?

—La promesse de vous revoir.

—C'est impossible, on serait exposer notre vie à tous les deux !...

—Bah ! le voulez-vous ? Répondez : je me charge de s conséquences.

—Oh ! je ne le puis, je ne le puis, répéta-t-elle en se tordant les bras.

—Alors, je reste, je ne vous quitte plus. Qu'est ce que cela me fait à moi, pourvu que je vous voie ! Est-ce que je crains quelqu'un ou quelque chose ?

Une porte latérale, cachée dans la tapisserie, s'était ouverte pendant ce débat, sans que ni l'un ni l'autre s'en fussent aperçus. Un spectre blanc se plaça à côté d'eux sur le balcon et, saisissant la main d'Amaranthe, s'écria d'une voix brisée par la rage et par la jalousie :

—Nierez-vous encore que vous l'aimiez, madame ?

—Ah ! ma sœur, je l'avais oubliée. Mon Dieu ! vous me punissez.

Aurore, après ces paroles jetées comme une menace, s'élança vers l'entrée principale de la chambre, qui donnait dans l'appartement du comte, qu'elle appelait à grands cris.

—Comte Dandolo ! comte Dandolo ! venez vous assurer si je vous ai trompé.

—Je vous l'avais dit, murmura la comtesse, vous m'avez perdue.

## VIII

Aussitôt qu'Aurore fut disparue, aussitôt que le cri de terreur de la comtesse se fit entendre, Armand se pencha sur le balcon :

—Stefano, dit-il vivement, écarte la gondole.

Stefano obéit.

—Maintenant, non pas adieu, madame, mais au revoir ! et bientôt.

Franchissant le balcon avec une force et une adresse incroyables, il se jeta dans le canal, heureusement profond en cet endroit.

Un mouvement mal calculé lui brisa la tête sur l'escahier ou sur les poteaux ; Amaranthe contint sa frayeur. Elle entendit tomber une masse, elle vit Carmenti avancer doucement vers un endroit où l'eau s'agitait : le jeune aventurier était sauvé sans doute.

La présence du comte conduit par Aurore, la força de rentrer cependant, avant d'être sûr qu'il ne courait aucun danger.

Les femmes ont presque toutes une puissance sur elles-mêmes, une présence d'esprit dans les moments difficiles, qui les sauve des mille événements de leur vie de cœur : elles savent comprimer les battements de leur sein, elles savent éteindre leurs regards, renfoncer leurs larmes, égayer leurs sourires, elles savent montrer un visage serein, avec le poignard dans la poitrine. Ce sont ou des martyres sublimes, ou de dangereuses sirènes.

Celles qui trouvent le courage nécessaire pour dominer ainsi les événements ont un avantage immense sur les timides ou les inconséquentes, elles épargnent à elles et à ceux qui les aiment bien des douleurs souvent échangées, j'en conviens, contre des regrets ; mais qui peut être heureux sur la terre ?

La comtesse trouva la force de courir au-devant d'Andrea, qu'Aurore entraîna après elle ; elle trouva même la force de se montrer calme et de lui demander froidement ce que signifiait ce tapage.

—Il est là, venez, disait Aurore, vous verrez si elle l'aime et pourquoi elle veut qu'il m'abandonne.

—Et qui est là, Aurore ? Etes-vous folle, ou vous éveillez-vous ?

—Eh bien, eh bien, où est il maintenant ? Qu'on le cherche, il ne peut être loin. Je l'ai vu, monsieur, je l'ai vu là, à cette place, à ses genoux ; je l'ai vu, monsieur, je l'ai entendu lui jurer un amour éternel, lui dire qu'il mourrait pour elle, qu'il voulait la revoir, qu'il la reverrait, et que sais je encore ? toutes les paroles d'amour qu'il m'a répétées, à moi, si souvent ; mais il ne pleurait pas !

—N'écoutez pas ma pauvre sœur, monsieur, reprit la comtesse en s'armant de courage ; ne voyez-vous pas qu'elle rêve encore ?

Dandolo promenait un œil inquisiteur sur toute la chambre, avant de répondre à sa femme. Il entra, le poignard à la main, dans le corridor qu'avait traversé la jeune fille et qui conduisait à son appartement : il n'y trouva personne.

Il ouvrit les cabinets de la comtesse ; ils étaient vides ! Enfin, se penchant au balcon, il avisa Stefano, dans sa gondole, toujours à sa même place d'observation, et lui cria d'une voix qui tremblait un peu :

—N'as-tu rien vu, Carmenti ?

—Rien, monseigneur, et mes paupières ne se sont pas closes une minute.

Amaranthe regardait d'un œil froid : la présence d'esprit qui était revenue ; elle suivait les mouvements de son mari et de sa sœur.

Le comte se rapprochait d'elle insensiblement.

—Vous vous êtes trompée, ma sœur ; il n'y avait personne : c'est encore une de vos visions.

—Trompée !... Mais je l'ai vu, je l'ai entendu ; j'en suis sûre. Et tenez ! à qui ce bout de ruban avec la médaille des gondoliers ? Est-il à madame votre femme ou à moi ?

—A Stefano, sans doute, qui l'aura lancé en se jouant.

La comtesse souffrait trop de ces mensonges ; elle prit un noble parti.

—Non, monsieur ; non, mon ami : Aurore vous dit la vérité. Armand était tout à l'heure sur ce balcon, en gondolier, et cette médaille lui appartient.

—Quoi ! madame, vous osez !...

—J'ose être franche ; oui, monsieur, j'ose avouer ce que j'ai osé faire, bien que je ne l'aie pas prémédité, parce que ma conscience est pure et que je puis toujours vous regarder en face.